

— Seigneur, dit la jeune fille, après vous avoir donné le bal, il faut vous offrir aussi le souper. Voici d'abord une nappe blanche, un bon morceau de pain, des amandes, une fiasque de vin *del Greco*, et tout à l'heure je vous servirai une salade que je vais chercher au jardin.

— Signora, répondit le garçon, si vous cueillez la salade vous-même, et si vous versez le vin dans mon verre, le roi ne soupera pas si bien que moi.

On se mit à table et l'on mangea de bon appétit. Les jeunes gens, animés par le plaisir, jouèrent à cette guerre d'esprit qui a du piquant dans notre dialecte, et où l'amour suit quelquefois la malice de fort près. Agata riait de ce rire qui enivre les fillettes, et qui a donné lieu au proverbe : " Bouche qui rit veut un baiser. " Zullino n'eut cependant pour toute faveur qu'une rose portée par sa danseuse, et l'on se sépara vers le carillon de minuit.

Ce n'était pas un grand seigneur que le bon Zullino. Son père fort mauvais menuisier, n'avait pu faire de lui qu'un ouvrier peu habile. Quelques baïocs péniblement gagnés à raboter des banes et de méchants escabeaux les menaient tous deux à la fin de chaque semaine ; le bout de l'année se trouvait ainsi arrivé sans qu'on pût dire comment. La pauvreté ayant toujours été leur fidèle associée, ils étaient habitués à sa compagnie, et ne se doutaient pas qu'elle fut considérée par certaines gens comme un malheur. Le lendemain du bal improvisé, Zullino était à l'ouvrage dès le point du jour, et chantait en taillant une planche. Agata passa devant sa boutique en allant à la messe.

— Vous chantez de bon cœur, lui dit-elle ; on voit bien que vous n'avez pas de soucis.

— Voilà comme vous êtes, vous autres jeunes filles, répondit le garçon ; vous parlez de tout sans rien savoir. Apprenez que je chante pour m'étrouffir et ne pas songer à mes peines.

— Quelles peines avez-vous donc ?

— J'ai de l'amour pour vous depuis hier et comme vous ne voulez pas qu'on vous aime, je tâche de vous oublier. Demain, si je n'y ai pas réussi, je m'en irai à Lentini chez mon oncle le tonnelier.

— Le mauvais air règne à Lentini ; vous y gagnerez la fièvre.

— Mieux vaut la fièvre que d'aimer qui ne vous veut pas de bien. Je prétends mener ma tendresse pour vous comme ceci, à coups de maillet.

Zullino frappa si fort sur ses planches, qu'Agata, effrayée, recula d'un pas ; mais il se trouva que ce coup de maillet venait d'enfoncer l'amour dans le cœur de la Toppatelle.

— Vous êtes un fou, dit-elle. Quand on aime une fille, on ne s'embarrasse pas de tous ces discours ; on lui déclare poliment ce qu'on éprouve, et on va la demander en mariage à ses parens tandis qu'elle est à la messe.

Il n'y avait plus à hésiter. Zullino courut chez le petit tailleur, et lui demanda la main de sa fille.

— Mais, dit le père, si je te donne ma fille, comment la nourriras-tu ?

— En travaillant.

— Et si tu as des enfans ?

— Je les élèverai comme vous avez élevé votre fille.

— J'aurais préféré un gendre plus riche que toi ; cependant j'en parlerai à Agata, et nous verrons quelle sera mon opinion.

Agata pensa qu'un mari jeune et laborieux n'a pas besoin d'être riche, et qu'un morceau de pain se mange avec plaisir en compagnie d'une personne qu'on aime. Ces idées peuvent vous sembler étranges, monsieur le Français, à vous qui venez d'un pays où ce sont les fortunes qui se marient plutôt que les personnes, et où le beau mot d'intérêts matériels

a remplacé tous les sentimens ; mais il faut considérer que nous sommes sous le trente-septième degré, dans la patrie de Théocrite et d'Archimède, et par conséquent bien éloignés des lumières. Le père ne trouva donc pas d'objection à faire, quoiqu'il en eût grande envie ; Zullino vint assidûment passer les soirées auprès de sa maîtresse, et on s'appretait à publier la nouvelle du mariage prochain, lorsqu'un petit incident déranga les projets.

En face de la boutique du tailleur demeurait un homme qui s'était enrichi dans le commerce de soieries de Catane. Cet homme découvrit à quarante ans qu'il lui fallait une femme pour mener sa maison. Don Benedetto, c'est ainsi qu'on le nommait, mit un pantalon de nankin tout neuf, prit sa montre à breloques, et sortit de chez lui en manches de chemise, avec un chapeau de soie bien luisant à la façon de Paris. Dans cette toilette d'un néglige savamment mêlé de luxe, il vint poser ses deux coudes sur le bord de la fenêtre où travaillait le petit tailleur.

— Savez-vous, dit-il, ce que j'ai fait depuis dix ans que je tiens mon commerce ? Non, mon voisin, vous ne le savez pas. Regardez-moi un peu là, entre les deux yeux. Vous voyez un homme qui a gagné plus de vingt-mille, plus de trente mille écus, et davantage. Cette année, je voulais avoir une maison dans la montagne pour la villégiature : j'ai fouillé dans la sacoche, et j'ai eu la maison. Demain, si je voulais avoir un cheval, je fouillerais à la sacoche, et je l'aurais. Ma cuisinière me fait le diner à midi : quatre plats, les pâtes, les légumes, *l'humide* et les fruits ; eh bien ! quand je me sens de l'appétit le soir, je vais à la *locanda* et je mange. Comment appelez-vous un homme qui vit de la sorte ?

— Je l'appelle un homme heureux, répondit le tailleur, et de plus un homme riche.

— Ce n'est pas mal répondre ; je suis riche, en effet. Pensez-vous que je le sois assez pour demander une fille en mariage ?

— Vous pouvez demander la fille d'un corroyeur, la fille du patron d'une *speronara*, celle du directeur des postes ; enfin, toutes les filles que vous voudrez.

— Eh bien ! je vous demande la vôtre. Voyons un peu si vous ma la refuserez.

— Que le bon Dieu m'en garde ! je vous l'accorde tout de suite. Il y a bien Zullino qui lui fait la cour avec ma permission ; mais je dirai à Zullino que vous m'avez favorisé d'une demande, et il comprendra qu'il ne doit plus songer à ma fille.

Zullino ne comprit pas la chose aussi facilement que le père se l'était imaginé. Il se plaignit du manque de parole, et voulut au moins recevoir son congé de la bouche d'Agata elle-même. On fit venir la jeune fille, et on lui expliqua ce qui arrivait.

— Mon père, dit-elle, il serait indigne d'un galant homme de retirer sa promesse pour quelques écus. Vous m'avez accordée à Zullino : je serai sa femme.

— Tu ne seras pas sa femme, s'écria le père. Je défends à Zullino de remettre les pieds chez moi, et demain, si tu ne fais pas bon visage au seigneur Benedetto, je te corrigerai avec une baguette. Vive Dieu ! cela n'a pas encore ses dents de sagesse, et cela veut raisonner.

— Zullino, reprit la toppatelle, tu as entendu ; je suis ta femme. Je te regarderai comme un indigne si tu renonçais à ma main. Retire-toi pour ne pas avoir de querelle avec mon père, et compte sur ma parole. Notre mariage n'est que différé.

Après le départ de l'amoureux, il y eut du vacarme dans la maison du tailleur. Le père cria sans savoir ce qu'il disait. La mère cria

et pleura pour apaiser son mari. Agata prit sa quenouille et fila paisiblement comme si tout ce bruit ne l'eût regardée en rien. Quand don Benedetto arriva dans sa riche parure, un bouquet à la main, la jeune fille lui tourna le dos et monta majestueusement dans sa chambre, où elle s'enferma. Il fallut pourtant apprendre au prétendu que la toppatelle avait disposé de son cœur.

— Je comprends, dit le marchand de soieries : elle est *demi-folle* pour ce Zullino ; mais je lui ferai un cadeau, et la raison lui reviendra.

Il n'y a pas de gens plus passionnés que nous autres Siciliens, et nous ne parlons jamais des passions. Elle nous entraîne si loin de notre état de nature, que nous les considérons comme une maladie à laquelle on donne le nom de *demi-folle*. Avec ce mot-là, on ne s'étonne plus de rien. Le jaloux qui tue sa femme, l'amant qui enlève sa maîtresse, sont des *demi-fous*. On les craint et on s'en écartere lorsqu'ils sont dangereux ; mais on les plaint, et une fois que leur mal est passé, on leur pardonne.

J'ai vu un jour Agata au bord de la mer demeurer assise pendant une heure, si parfaitement immobile que vous l'eussiez prise pour une statue. Des vieilles femmes, qui l'avaient vuë comme moi, s'en allèrent conseiller au père de prendre garde à sa fille, en disant que cette enfant était travaillée par quelque *demi-folie*. Le père, trop brutal et trop borné pour user de ménagemens, défendit à la pauvre fille de sortir seule, et la menaça de coups de bâton. Pendant la nuit suivante, on entendit Agata marcher à grands pas dans sa chambre. Elle ouvrit sa fenêtre et chanta une chanson sicilienne que tout le monde connaît ici, et dont les paroles disent :

Ce que je voudrais te donner
Comme un gage de mon amour
Que tu puisse conserver,
C'est le cœur qui est dans mon sein.

Zullino, ayant reconnu la voix de sa maîtresse, fut bien vite sous le balcon. Il apporta une échelle qu'on y trouva le lendemain. Les deux oiseaux prirent leur volée pour Lentini, sans songer que la route est de vingt milles. Un Anglais qui allait à Syracuse permit à la toppatelle de s'asseoir sur le mulet aux bagages, et nos amoureux arrivèrent ainsi chez l'oncle de Zullino, qui les reçut à merveille.

La folie d'Agata ne l'empêcha pas de sentir la nécessité de mettre son honneur en sûreté par un mariage. Lorsque le curé de Lentini refusa d'unir ensemble deux jeunes gens qui ne pouvaient satisfaire à aucune des formalités préalables, la fille du tailleur se trouva un peu déconcertée. Heureusement, ce curé était un homme bon et indulgent qui prit en compassion cette brebis égarée. Il lui conseilla de ne point demeurer sous le même toit que son amant, et la recueillit chez lui, en promettant de travailler à une réconciliation générale. Agata se plaisait beaucoup à Lentini. Elle tenait compagnie à Zullino, qui travaillait avec ardeur à fabriquer des tonneaux pour la vendange prochaine. On parlait peu, on se regardait souvent, et l'on chantaient des *barcaroles* à deux voix. Un beau jour, le petit tailleur, sur un avis du curé, partit de Catane et se présenta tout à coup devant sa fille.

— Ingrate ! lui dit-il, tu ne reviendrais donc jamais si je ne courais après toi ?

La toppatelle se rappela aussitôt qu'elle avait des parens. Elle se jeta dans les bras du tailleur, en s'écriant :

— Emmenez-moi, cher père, je ne veux plus vous quitter. Ah ! que je suis heureuse de vous revoir et de retourner à la maison !

— Ce n'est pas tout, reprit le père ; il faut encore renoncer à ce coquin de ravisseur.